



Suceveanu Alexandru, *Quelques aspects de la romanisation dans la Dobroudja romaine*, „Balcanica Posnaniensia. Acta et Studia” 1995, t. 7, p. 271–276.

<https://doi.org/10.14746/bp.1995.7.21>

<https://pressto.amu.edu.pl/index.php/bp/article/view/54217>

Instytucją przechowującą materiały źródłowe jest Biblioteka Collegium Historicum Uniwersytetu im. Adama Mickiewicza w Poznaniu.

<http://bch.amu.edu.pl>

Zadanie zostało zrealizowane w ramach konkursu „Społeczna odpowiedzialność nauki II – Wsparcie dla bibliotek naukowych”. Projekt zatytułowany „Digitalizacja archiwalnych wydań czasopism naukowych zgromadzonych przez Bibliotekę Coll. Historicum UAM”. Projekt dofinansowany ze środków budżetu państwa, przyznanych przez Ministra Nauki w ramach Programu Społeczna odpowiedzialność nauki II. Wsparcie dla bibliotek naukowych (umowa nr BIBL/SP/0092/2024/02 z dnia 05.12.2024). Całkowita wartość projektu: 247 236,00 zł. Kwota dofinansowania: 220 836,00 zł.

The institution storing the source materials is the Library of the Collegium Historicum of the Adam Mickiewicz University in Poznań.

<http://bch.amu.edu.pl>

The task was carried out within the framework of the competition “Social Responsibility of Science II – Support for Scientific Libraries”. The project entitled “Digitization of archival editions of scientific journals collected by the Library of the Coll. Historicum of Adam Mickiewicz University”. The project was co-financed from state budget funds granted by the Minister of Science within the framework of the Programme Social Responsibility of Science II. Support for Scientific Libraries (agreement no. BIBL/SP/0092/2024/02 of 05.12.2024). Total value of the project: PLN 247,236.00. Amount of co-financing: PLN 220,836.00.



UNIwersytet
IM. ADAMA MICKIEWICZA
W POZNANIU



Ministerstwo Nauki
i Szkolnictwa Wyższego



Społeczna
Odpowiedzialność
Nauki II

QUELQUES ASPECTS DE LA ROMANISATION DANS LA DOBROUDJA ROMAINE

ALEXANDRU SUCEVEANU

ABSTRACT. Suceveanu Alexandru, *Quelques aspects de la romanisation dans la Dobroudja romaine* (Some remarks on the Romanisation of the Roman Dobroudja). Balcanica Posnaniensia. Acta et studia, VII, Adam Mickiewicz University Press, Poznań, 1995, pp. 271-275. ISBN 83-232-0617-1. ISSN 0239-4278. Text in French.

The article contains considerations of the notion of Romanisation (the author is particularly in favour of A. Deman's formulation); there is also discussed the character of Romanisation at Dobroudja.

Alexandru Suceveanu, Institutul de Arheologie (Institute of Archaeology), str. H. Coandă 11, Bucureşti, Roumania.

Dès nos jours, le processus de la romanisation est interprété dans trois manières différentes. C'est d'abord l'opinion traditionnelle qui voit dans la romanisation un processus complexe – politique, économique, social, culturel et linguistique – opinion partagée par la plupart des historiens modernes. Comme une réaction à ce point de vue assez unilatéral – puisque en effet il ne tient compte que du côté romain, avec d'autres mots que de l'acculturation – on a vu apparaître d'abord la théorie suivant laquelle la romanisation n'a pas eu partout les mêmes effets, donc celle qui la contestait, partiellement ou totalement, ensuite, et elle est très en vogue maintenant, celle de la résistance à la romanisation. Quant à l'école „contestataire” – représentée par A. Alföldy, E. Swoboda, B. Gerov, A. Mócsy etc. – il faut dire que même si elle a parfois raison – la romanisation ne pouvant avoir partout la même efficacité, surtout si l'on pense à la zone grécophone de la péninsule Balcanique – elle donne quelquefois l'impression de surévaluer la situation postantique quand les peuples en migration ont anéanti, dans les provinces balcaniques de l'Empire Romain, une romanité parfois très solide. Des raisons encore plus éloignées en temps de la période romaine semblent avoir déterminé le pionnier de la „résistance”, M. Bénabou, à élaborer sa théorie. C'est Y. Thébert qui lui

reproche d'avoir voulu, par cette „résistance”, décoloniser l'Afrique, de la même manière que les anciens historiens voulaient la romaniser en vue de la coloniser¹.

Malgré la critique de A. Chastagnol, qui dans une recension² à mon livre *La vie économique dans la Dobroudja romaine I^{er}-III^e siècles* me reproche d'obéir à une certaine mode souvent discutable, celle de la résistance à la romanisation (s'il serait ainsi, je deviendrais, injustement, le pionnier de la résistance, puisque mon livre était déjà rédigé en 1973³), je me considère un adepte de la théorie traditionnelle de la romanisation, à quelques nuances près. Je faisais remarquer que la romanisation a été toujours interprétée du point de vue romain, sans s'interroger sur ses résultats sur la population indigène. Là où l'urbanisation et la militarisation ont connu un grand développement (L'Afrique, l'artère rhéno-danubienne) l'élément indigène a été submergé par l'ordre politique économique, administratif et social romain. Il n'a pu absorber la culture romaine qu'en s'intégrant aux structures urbaines romaines, perissables historiquement.

Il faut donc distinguer entre une romanisation forcée et en même temps perissable et une romanisation spontanée – surtout culturelle – et durable⁴. Et s'il faut absolument trouver un précurseur à ces nuances, j'aimerais mieux les retrouver dans une brillante intervention d'A. Deman que je me permetterais de citer ici *in extenso*

Romanisation peut signifier: a) ou bien établissement en pays étranger de citoyens romains venus de Rome ou d'Italie; c'est l'exploitation coloniale (type A); b) ou bien ralliement des indigènes à la culture, – à l'organisation, à la langue romaine; c'est l'intégration (type B).

Et il ajoute

En Gallia Comata: a) *municipia* et *coloniae* sont très rares; b) parallèlement, le pourcentage de sénateurs et de chevaliers venant de Gaule aux cadres dirigeants de l'Empire ne dépasse jamais, sous la Haut-Empire, 4%...; c) mais le ralliement à la culture romaine se fait à la ville et à la campagne, dans toutes les classes, y compris, peut-on dire, les prolétaires. La non-municipalisation de la Gaule pourrait indiquer que l'intégration économique et politique dans l'Empire s'est faite avec plus de bonheur et d'harmonie; ce fut d'ailleurs une œuvre durable⁵.

Sans nous laisser influencés par la continuité romanique de l'Espagne, de la Gaule, d'une partie de la Bretagne et bien entendu du territoire actuel de la

¹ Y. Thébert, *Annales. Economies. Sociétés. Civilisations*, 1, 1978, p. 64-82.

² A. Chastagnol, *Revue Archéologique*, 1980, 1, p. 142.

³ Voir le résumé de notre thèse pour le doctorat paru en 1973 (*Viața economică în Dobrogea romană. Secolele I-III e.n.*, Bucarest 1973, p. 31-36).

⁴ Idem, *Viața economică*, Bucarest 1977, p. 168-169 (p. 175-177 du résumé français).

⁵ Alb. Deman, *Vestigia*, 17, 1973, p. 68-69.

Roumanie (les provinces de Dacie et de la Mésie Inférieure) il faut reconnaître avec Deman que l'équilibre entre l'élément urbain et celui villageois a assuré une lente et profonde romanisation de ces contrées, ce qui ne fut pas le cas ni en Afrique où les villes ont presque assassiné les villages, ni dans les provinces rhéno-danubiennes où le militaire a réduit l'élément indigène en réservoir pour les troupes auxiliaires ou en main d'oeuvre servile.

Bien que province de frontière, la Dobroudja (comme d'ailleurs toute la partie latinophone de la Mésie Inférieure, au Nord-Ouest de l'ainsi dite ligne Jireček) nous offre un bon exemple d'un pays profondément romanisé. Précisons dès le début qu'à la veille de la conquête romaine la province n'était pas du tout dépeuplée, comme le pensent encore certains historiens ou archéologues. Les Gètes ont continué de vivre dans la Dobroudja du VI^e siècle av. n.è. jusqu'au moins le IV^e siècle de n.è., ainsi que le précisent les sources écrites (de Hérodote jusqu'à Strabon, Ovide, Pline l'Ancien, Dion Cassius, Soline etc.), les études onomastiques (dire que la plupart des noms indigènes des inscriptions dobroudjiennes sont sudthraciques c'est commettre une grave faute; on les rencontre aussi dans le nord de la Mer Noire faisant donc partie d'une *χωινή* thracique, sans avoir le droit de parler des colonisations sudthraciques en Dobroudja, sauf les Besses, dont le déplacement ici a une autre explication⁶) ou archéologiques (l'étude de la céramique). Une conquête lente, parachevée seulement sous Trajan, exclue la pratique des *agri vacui militum usui sepositi*⁷, comme se passent les choses dans les provinces conquises au I^{er} siècle de n.è. Les troupes – une légion et 25-30 unités auxiliaires auxquels il faut ajouter la flotte mésique – n'ont pas étouffé les *oppida* indigènes, la plupart continuant de survivre comme *civitates* à côté des *canabae* (*vici canabiarum* pour les *auxilia*). À noter que la plupart de ces *oppida* portent des noms gétiques dont plus faciles à reconnaître sont ceux avec la terminaison – *dava* (Sacidava, Sucidava, Capidava). Quant à la dualité *civitas* – *canabae* elle est incontestablement attestée à Troesmis⁸, et la récente tentative d'un jeune anglais, A. Poulter, de la mettre en doute représente une preuve d'ignorance⁹. Ajoutons le fait que ces villes – ainsi que les villes grecques du littoral – sont, sauf Tomis, assez petites (quelques milliers des habitants) pour préjudicier à l'existence des communautés rurales autochtones. Mais la ville – même d'origine indigène – ne nous offre pas la clé de la romanisation. Elle est à chercher dans le milieu rural, pas tant dans les villas, récemment étudiées

⁶ Em. Zah et Al. Suceveanu, SCIVA 22, 1971, 4, p. 567-578: ils ont été apportés comme mineurs.

⁷ Tacite, *Annales*, XIII, 54-55 avec le commentaire d'A. Mócsy, *Studien zu den Militärgrenzen Roms*, Köln-Graz 1967, p. 211-214.

⁸ R. Vulpe, SCIV 4, 1953, 3-4, p. 557-559.

⁹ A. Poulter, *Ancient Bulgaria*, Nottingham 1983, p. 82.

globalement¹⁰, puisqu'elles sont tout aussi périssables que les villes (leur existence prend fin d'ailleurs déjà au IV^e siècle), mais surtout dans les villages. La Dobroudja nous offre un nombre inouï des *vici* (24 jusqu'en 1985, quand on a découvert le 25^e: un *vicus classicorum* à Independenta, dép. de Tulcea¹¹). Dire que ces *vici* ont été une création romaine, ce qui est partiellement vrai, pour les nécessités des militaires du *limes*, cela représente une nouvelle erreur de la part du même chercheur, anglais trop sans expérience pour avoir le droit de formuler déjà des telles opinions¹². En réalité à côté de quelques villages constitués autour d'une propriété rurale (type *vicus* Quintionis, Celeris, Narcissiani, etc.) on voit des *vici* portant des noms gétiques comme Arcidava ou Buteridava, dans le dernier cas pouvant parler d'une communauté rurale autochtone¹³. La situation est connue d'ailleurs en Dobroudja par trois *principes locorum*¹⁴ ainsi que par de communautés rurales, attestées comme telles dans les inscriptions¹⁵.

Dans les autres *vici* les indigènes sont à postuler par le simple fait que les *veterani* ou les *cives Romani* sont *consistentes* parmi ces indigènes dont quelques-uns sont devenus *magistri vicorum*. Malgré cette promotion, équivalente à celle attestée par la *Tabula Banasitana*, les autres habitants de ces villages sont probablement restés dans la pire situation des hommes libres – celle des *dediticii* – sans avoir aucune preuve d'un développement de la main d'oeuvre servile. Par rapport à la Dacie – on a fouillé 57 établissements et 11 nécropoles indigènes¹⁶ – la Dobroudja ne nous offre, pour le moment, qu'une nécropole à Enisala¹⁷ et quelques établissements dont le mieux connu est celui de Fintîncele, dép. de Constantza fouillé par moi entre 1973-1983, auquel il faut ajouter un autre de Straja, dép. de Constantza¹⁸. Dans le dernier point on a découvert une hutte dans laquelle on a trouvé à côté de la céramique gétique, des matériaux romains des I^{er}-II^e siècles. Il s'agit donc d'un village indigène dans lequel pénètrent pour la première fois des éléments de la civilisation

¹⁰ V. H. Baumann, *Ferma romană din Dobrogea*, Tulcea 1983.

¹¹ Pour les *vici* déjà connus voir TIR, L 35; pour le dernier, Al. Suceveanu, M. Zahariade, *Dacia*, NS, 31, 1987, p. 87-96.

¹² A. Poulter, *Roman Frontier Studies*, 1979 dans *British Archeological Reports*, Series 71 (1980), p. 729-744.

¹³ Pour Arcidava voir Al. Suceveanu, *Revue Roumaine d'Histoire* 14, 1975, 1, p. 111-118 tandis que pour Buteridava idem, *Peuce* 2, 1971, p. 158-166.

¹⁴ CIL III, 12491 (Ulmetum), 772 (Seimeni) et 7481 (Florile); les deux premiers documents ont été repris par Emilia Doruțiu-Boilă, *Inscriptiones Scythiae Minoris*, V, Bucarest 1981, n^o 77 et respectivement 4.

¹⁵ Voir dans la délimitation du territoire de Callatis les deux communautés (pas *vici*) des Sardeis et Asbolodeinoi: Sc. Lambrino, *Hommages à Albert Grenier*, Bruxelles 1972, p. 928-939.

¹⁶ D. Protase, *Autohtonii în Dacia*, I, Bucarest 1980.

¹⁷ M. Babeș, *SCIV* 22, 1971, 1, p. 19-45.

¹⁸ Al. Suceveanu, *SCIVA* 31, 1980, 4, p. 559-584 et *Thraco-Dacia* 2, 1981, p. 217-220.

romaine. Les deux cultures sont encore juxtaposées, sans pouvoir parler d'une symbiose.

Une seconde étape pourrait être identifiée à Fîntînele Sud ou à un premier niveau avec de la céramique gétique, daté par la céramique romaine au II^e siècle de n.è., suit un autre du III^e siècle ou on ne trouve que de la céramique romaine. Même la céramique d'origine indigène est travaillée maintenant à la tour. Tout cela se passe dans une maison d'un grand village, probablement d'un riche indigène en voie de romanisation.

Dans le nord du même village actuel de Fîntînele on a trouvé une autre maison de surface, dont le premier niveau du II^e siècle ne contient que de la céramique romaine, tandis que dans le suivant de III^e siècle on voit apparaître la céramique indigène. Dans ce cas on peut donc parler d'un *vicus* romain, contaminé plus tard avec des éléments indigènes.

Quand, un jour, on pourrait corroborer mieux les données écrites avec celles archéologiques – indispensables comme on le voit même pour les II^e – III^e siècles de n.è. pour ne plus parler de la situation ultérieure – ce n'est qu'alors qu'on pourrait analyser en profondeur la manière dont les Gètes ont accepté les éléments de la civilisation romaine et, dans les communautés rurales surtout – dont la vie se laisse surprendre jusqu'à la veille du Moyen Age – l'ont su transmettre de génération en génération. Et s'il faut entrevoir une résistance, je la verrais plutôt dans la survivance de cette nouvelle ethnie géto-daco-romaine pendant l'époque des migrations des peuples, époque de la formation du peuple roumain d'aujourd'hui.